

La lune vient, d'un reflet argenté.
 Couvrir le champ de son immensité,
 Sans qu'aucun bruit s'élève de la terre
 Sinon le cri du grillon solitaire,
 L'âme s'émeut, étonnée, en ce lieu
 Terrible et doux. Elle y reste ravie,
 Croyant dormir, au de-là de la vie,
 Dans le sépulchre, à la face de Dieu.

Mais rassemblés sur la plaine isolée,
 Ou se trainant sur les pas incertains
 Du voyageur, la panthère hâlée,
 Le scorpion à l'écaïlle brûlée,
 Le serpent jaune y gardent des instincts
 Toujours cruels, et jamais aux matins
 Non plus qu'aux soirs, aucune voix n'y chante ;
 Aucun oiseau n'a de plainte touchante
 Dans le bocage où, muet en courant,
 Le ruisseau coule. Un silence suprême
 S'étend partout, et le zéphir lui-même,
 Sans chuchoter, sous l'ombrage est errant.

Or, aujourd'hui qu'au roulis de la foule
 J'ai fatigué mon esprit et mes yeux,
 Je voudrais voir, à mon tour, d'autres cieux,
 M'asseoir aux bords du ruisselet qui roule,
 A petit bruit, son gravier dans les champs
 Lorsqu'il rougit sous les soleils couchants.
 Je voudrais, libre, aspirer les arômes
 Des blancs sureaux, de l'hysope et du thym,
 En écoutant la sauvette des chaumes
 Chanter, dans l'air, aux clartés du matin,
 Car, avant tout, ce que mon cœur souhaite
 D'ici le temps où, comme l'alouette,
 Je devrai prendre aussi mon léger vol
 Vers le ciel bleu, c'est la brise embaumée
 Avec les fleurs, avec la femme aimée,
 C'est le désert avec le rosignol,
 Moins la panthère à la gueule affamée,
 Moins les serpents aceroupis sur le sol. —

Sylvain Blot.